

tragique. Les satellites, chaînes en mains, ont arrêté le pauvre pèlerin; aux satellites ont succédé les luttres corps à corps avec les voleurs; les voleurs ont fait place à des assassins imaginaires; ces assassins imaginaires ont rendu sous certains individus qu'il m'importait fort d'avoir toujours raisonnables... Mais il ne faut pas anticiper; chaque fait trouvera sa place. Je tiens seulement à vous dire tout de suite, que lorsque je vous parlerai de mes privations et de mes peines, ce ne sera nullement dans l'intention de solliciter votre compassion ou d'ébranler votre piété. De même, lorsqu'il m'arrivera de vous entretenir de ma bonne fortune et de mes succès, ce ne sera pas avec la pensée de mendier des éloges ou de l'admiration. Je vous raconte une histoire, pas autre chose; je ne vise pas aux effets d'éloquence, et pour que vous vous mépreniez moins sur la portée de mes paroles, voici dans quelle position je me suppose en vous écrivant :

C'est un soir d'hiver. Il fait grand froid. Vous êtes tous ensemble autour d'un bon feu, et vous cherchez un sujet de causerie pour la veillée. — Tout à coup j'arrive et je frappe à votre porte. Au premier son de ma voix, que vous avez bien vite reconnue, vous avez dit : Entrez ! entrez ! Dieu soit béni ! Sommes-nous heureux après tant de peines ! Je m'assieds : nous pleurons peut-être un petit moment, n'est-ce pas ? Puis il faut en venir aux histoires, et c'est alors que je vous raconte celle qui suit. Il est bien entendu que je ne veux pas vous faire un sermon ; nous en restons à la causerie de famille et d'hiver, où peuvent se glisser bien des choses que la chaire n'admettrait pas et qui ont le droit d'être amusantes en même temps qu'instructives.

Vous avez lu l'histoire des quatre fils Aymon. C'est une histoire très-respectable sans doute, mais elle a quelque peu vieilli, et l'on peut craindre que durant le cours des siècles, certaines mains n'y aient glissé certains faits qui ne mériteraient pas une croyance absolue. Ce que vous allez lire est tout neuf, au contraire, et l'historien, très-capable de parler savamment, s'engage à parler toujours véridiquement. Vous lui prêtez donc foi ; quant à l'attention, c'est affaire convenue. Je commence donc, et que personnellement ne sommeille !

Vous vous le rappelez, mes chers parents : le 29 novembre, au soir, je fermai, à Canton, la dernière lettre que vous avez reçue de moi. Elle vous disait que mes gens allaient arriver afin de me *chinois*, passez-moi le terme. Ils entrèrent dans ma chambre à cinq heures du soir. J'avais eu la sage précaution de dîner auparavant, et mes hôtes étaient prévenus que je les ferais appeler au moment des adieux. Ma porte se ferma à clé. Malheureusement, tous ces préparatifs offraient un air de mystère qui intriguait fort les domestiques de la maison, Chinois et païens. Ils ne savaient rien de mon secret ; MM. Board et Fisher en étaient seuls dépositaires. Le plus entendu de mes gens s'arma d'un ciseau, et le voilà qui commence à me tondre. Voyez la misère humaine ! Cela me fit de la peine, de me voir ainsi couper les cheveux. J'osais au bon Dieu ce petit sacrifice : c'était le commencement. L'impitoyable perruquier abattait tout avec une joie sans pareille ; il me martyrisa quand il en vint à passer le rasoir sur ma tête, aussi vierge en ce point que celle de Samson. Mais il eut soin, pour me consoler, de me pendre à l'occiput une belle queue de quatre grands pieds de long; ma chevelure regagnait en longueur ce qu'elle venait de perdre en étendue. Ensuite on me présenta les habillements : la chemise, une espèce de grand gilet de soie, une culotte de soie, une longue robe de soie, ceinture de soie, bas de soie, souliers de soie, et enfin une espèce de camail en beau drap bleu-ciel. C'était un riche costume. Par malheur, j'étais avec tout cet attirail, aussi embarrassé de ma personne que le serait de la sienne un chat que l'on forcerait à porter des bottes. La vêtue terminée, on commença à plier bagage. Pendant ce temps, je prie MM. Board et Fisher de passer dans ma chambre. Ils ont tressailli en me voyant. M. Board n'y tenait plus ; sa foi vive encore, et toute sa contenance me révélait un homme qui s'associait de cœur et d'âme à la cause que j'allais défendre. M. Fisher, quoique protestant, parut très-sensible à ce travestissement que m'imposait l'amour de notre sainte et chère religion, la sienne n'inspirant jamais de semblables sacrifices. Il agréa mes remerciements et mon dernier adieu ; nous sortons. Le moment était solennel pour moi, et le monde me paraissait alors sous une figure toute nouvelle. Personne ne disait mot. Nous traversons un corridor, une chambre, et nous atteignons l'escalier qui conduit à la rue. Je me croyais à l'abri de tout œil humain, mais un misérable domestique se trouvait au bas de l'escalier afin d'examiner un peu le manège nouveau qu'il devinait se passer dans la maison de son maître. M. Board, d'un geste significatif, le força de se

retirer ; malheureusement il était trop tard, l'espion savait tout. N'importe, il ne s'agissait plus de délibérer. Une dernière fois je presse la main de M. Board, et nous sommes en pleine rue. J'étais loin de prévoir alors tout ce que me coûterait l'imprudent regard qu'avait jeté sur moi le domestique de M. Fisher. La petite caravane est en route. Un de mes courriers va devant ; je le suis de près ; un autre m'accompagne à quelques pas de distance. Nous faisons le moins de bruit possible ; certes, il importait de décamper sans tambour ni trompette. Le bon Dieu avait bien disposé les choses ; rien n'y manquait de sa part. La nuit très-sombre cachait un peu ma figure et ma contenance, telles que tous les chiens de la ville eussent juré s'ils m'eussent aperçu. Il tombait de l'eau, ce qui me donnait une occasion toute naturelle de m'abriter sous un parapluie. Nous arrivons, après quelques minutes de marche, à la fameuse porte sur le seuil de laquelle ne doit jamais poser le pied de tout homme assez malheureux pour n'être pas né Chinois. J'eus la témérité de fouler et de franchir ce seuil redoutable aux Européens. Que je jouissais d'un bonheur bien nouveau pour moi, alors je pouvais dire : Maintenant, si tu es pris, tu auras l'honneur d'être mis en prison. Je crus comprendre que s'il y avait quelque héroïsme dans l'entrée du missionnaire, ce n'était pas parce qu'il brave les dangers qui l'entourent. On éprouve je ne sais quoi, dans ce moment-là, vous excite, vous pousse : les dangers semblent en quelque façon puérils et ridicules ; les consolations sont abondantes, douces comme la voix d'un ami. Me voyant définitivement en Chine, je remerciai Dieu, dans l'effusion de mon âme, de ce qu'il me permettait d'aborder une terre fumante encore du sang des martyrs. Je renouvelai mon acte de dévouement à sa gloire et j'acceptai de bon cœur toutes les peines qui pourraient résulter de cette première démarche. Je cheminai, préoccupé de semblables pensées, quand tout-à-coup je m'aperçus que mon courrier de devant n'était plus à son poste. Je tourne la tête avec inquiétude, celui qui me suivait en fait autant, et plusieurs passants remarquèrent ces signes, de façon à me faire croire qu'ils en étaient surpris. Je commençais à m'inquiéter extrêmement de la disparition subite de ce courrier. Mon inquiétude, heureusement, ne fut pas longue ; il revint bientôt, se remit à l'avant-garde avec une lanterne qu'il venait d'allumer ; c'était la cause de son absence. Après un bon quart d'heure de course, nous arrivons au petit canot qui nous attendait. Nous sautons lestement à son bord, et rame, matelot ! Cela va bien, disais-je. Courage ! La grande barque qui devait me conduire n'était pas très-éloignée ; mais elle était perdue au milieu de cent et cent autres, qu'il me fallut enjamber successivement. Vous ne sauriez imaginer le nombre prodigieux de barques qui couvrent l'immense rivière de Canton. Sur ces eaux habite une population qui s'élève, dit-on, à plus de 200,000 âmes. Comme vous le pensez, je ne m'occupai nullement de dire bonsoir à tout ce monde. A peine suis-je à bord que tous les matelots veulent me voir ; ils passent et repassent devant moi, me jetant des regards fort indiscrets. Quel taudis que cette barque ! Il y avait une fumée d'enfer, braileries, tapages, rien ne manquait pour une fête civique. J'étais gravement assis sur un tabouret de bambous, à côté de ma couche somptueuse, la pipe à la main ; je m'admirais tout seul ; je me croyais un pacha à trois queues. Un enfant de 12 ans qui m'a beaucoup gêné durant tout le voyage, s'approche alors de moi avec un vase d'eau chaude, m'invitant à me laver. Les Chinois aiment passionnément à se passer ainsi de l'eau quasi-bouillante sur le visage. Bien ayant aucun besoin dans le moment, je renvoyai l'enfant à son travail. Je n'avais rien à dire, mais, pour n'être plus exposé à de semblables politesses, je retirai, c'est à dire, je me renfermai dans mes rideaux. Un instant après, je dormais profondément. Au milieu de la nuit, je suis réveillé tout à coup par des coups de pied donnés à la barque et par de bruyants éclats de voix. J'eus presque peur d'abord, mais bientôt je connus que c'étaient les cris du départ et les efforts de nos mariniers levant l'ancre. Le lendemain, samedi, 30 novembre, nous étions avancés d'une lieue peut-être dans la rivière, et quand il fit jour je m'aperçus que nous avions, presque côte à côte, un petit mandarin qui probablement ne savait pas avoir l'honneur d'être aussi voisin de moi. Durant plusieurs heures je pus suivre les jeux de ses enfants à travers les fentes de la barque. Vers le soir, les douaniers se donnèrent la peine de venir nous rendre visite ; mais ils se retirèrent, moyennant quelques sarèques qui leur furent glissées en main. Cette journée me parut un long mois ; je la passai tout entière sur mon lit. Enfin les trépignements et les hurras recommencent ; cette fois nous partons définitivement et nous ne nous arrêterons plus que pour porter le roix.

(A continuer.)